Laissant ma famille dans une gare ouverte à tous les vents, écrit-il, je parcourus toutes les rues avoisinantes pour trouver un gîte, au moins pour la nuit. Il n'y avait rien, pas un coin. Harassé de fatigue, je revins à la gare et décidai de me rendre à l'adresse d'une élève que j'avais rencontrée à Piratigorsk, au Caucase, et qui m'avait promis un asile. Mais le seul coin alors libre était occupé maintenant par des parents à elle. Il était onze heures; le froid était vif. A côté de la cuisine, j'ai remarqué un réduit plein de sacs, où j'aperçus un fauteuil cassé. Je suppliai qu'on nous gardât là. On installa l'enfant sur le fauteuil cassé, ma femme s'assit sur une caisse, moi je restai debout...

Orleniev réunit ensuite une troupe qui devait jouer dans les villages des environs de la capitale. Cette entreprise eut d'abord quelque succès; on venait même de Moscou voir la troupe d'Orleniev, qui donnait ses représentations dans des granges. Mais, toujours soumis à son vice, Orleniev fut plusieurs fois ramassé ivre-mort. Un jour on le retrouva dans un asile de nuit d'où on le transporta dans un asile d'aliénés. Il en est sorti récemment.

Le livre de Mme Teffi, **Souvenirs,** qu'a publié la maison d'édition « La Renaissance », est incontestablement l'un des meilleurs de cet écrivain de talent. C'est le récit de l'émigration, l'exode des écrivains, des intellectuels, quittant Moscou pour aller d'abord à Kiev, puis à Odessa, Enfin, sous l'avance des troupes rouges, c'est à Constantinople que cette foule cherche un refuge pour ensuite se disperser dans le monde entier. Les péripéties du voyage, les rencontres avec les types les plus divers sont décrites avec humour, et tout le livre se lit avec le plus grand intérêt.

Signalons un autre livre du même auteur, *Un roman d'aventure,* qui est un excellent scénario par un film sonore.

J.-W. BIENSTOCK.

LETTRES NÉO-GRECQUES

C. Varnalis : *I Alithini Apologia tou Socratous;* Hestia, Athènes. — A. Andréadès : *Emmanuel Rhoïdis,* Athènes. — Melis Nicolaïdis : *O Anthropos pou epoulise ti gynaika tou;* Ed. Anatoli, Athènes. — T. Anthias: *To Pourgatorio;* Lefkosia, Chypre. — M. Rodas : *I Zoï kai to Ergo tou Kosta Krystalli;* Grammata, Alexandrie. — K. Kondos : *Ta Tragoudia tou Khoriati;* Kollaros, Athènes. — C. Emmanuel : *Dodeka Skithropes Maskes;* Mavridis, Athènes. — Rhigas Golphis : *Lyrika Khromata;* Sideris, Athènes. — Spandonis : *I Didaskalia ton Neon Hellinon;* Thessalonique.

— Paraskhos et Lefkoparidis : *Eklogi apo ta oraiotera hellinika lyrika Poïmata;* Flamma, Athènes. — Voutéridis : *Arkhaioi helliniki Lyriki;* Zikakis, Athènes. — Petros Vlastos : *Synonyma kai Syggenika;* Hestia, Athènes. — Mémento.

Chaque peuple, aux tournants décisifs de son histoire, découvre tout à coup des perspectives psychiques parfaitement inédites, et c'est ainsi qu'il trouve le moyen de se forger une personnalité indéfectible. A travers ces perspectives, les hautes figures de l'art et des lettres glanent la matière de leurs créations. Dans l'intensité de son ibérisme natif, que ne nous enseigne pas sur l'âme et sur le monde un Cervantès, par exemple? Ainsi les vicissitudes de la résurrection nationale et les angoisses d'un présent fiévreusement tourné vers l'avenir sont en train de faire naître en Grèce des façons de sentir et de penser qui, pour s'apparier souvent d'assez près aux choses de Russie, sont pourtant d'un autre caractère plus directement satirique et anti-mystique. Elles semblent d'ailleurs dépourvues de toute commune mesure avec l'antiquité. Ces réflexions, je les ai faites plus d'une fois, à propos de Constantin Théotokis et de Voutyras par exemple. Maintes œuvres contemporaines, tant en prose qu'en vers, mais surtout dans le roman, me les ont suggérées. Le Grec se complaît dans la satire. Il est resté le petit-fils d'Aristophane; mais, à l'école des Réalistes, il a découvert le grotesque sinistre de la vie. Que la révolte l'incline à la férocité du sarcasme sanglant, il lui arrivera rarement de manquer de finesse.

M. Costas Vernalis, qui est la subtilité même et qui sait la valeur vivante des mots, nous donne dans **La véritable apologie de Socrate** la mesure de la modernité de son esprit, dans un sujet emprunté à l'antiquité, et qui n'est que prétexte à fustiger des travers d'aujour'd'hui, voire éternellement humains .Historien averti, psychologue pénétrant, délibérément défiant de tout idéalisme comme d'un piège imaginé par les puissants, sa position philosophique n'est pas très éloignée de celle de M. Paul Nizan dans *Les Chiens de Garde,* et l'on ne s'étonne qu'à demi de l'entendre terminer par une profession de foi marxiste. Mais le talent de l'écrivain n'a rien à voir avec les idées sociales qu'il peut professer. Outre que sa langue est d'une saveur intense, d'une expressivité rare

dans sa familiarité même, il sait composer une atmosphère. Au fait, son récit nous transporte-t-il à l'époque où fut jugé Socrate, et avons-nous bien quitté celle où nous vivons aujourd'hui? Nous avons besoin de nous reprendre pour le savoir.

C'est que M. Varnalis ne s'est pas contenté de paraphraser le récit où Platon rapporte les paroles que Socrate dut prononcer pour sa défense. L'*Apologie*, comme on sait, forme avec le *Criton* (Socrate en prison) et le *Phédon* (La Mort de Socrate) une trilogie. Platon, en disciple pieux, tint à réhabiliter son glorieux maître. M. Varnalis a pensé sans doute que la *véritable Apologie de Socrate* exigeait que les faits fussent présentés dans une réalité plus crue et, comme il fait profession de tout autre chose que de platonisme, il nous présente un Socrate tout prêt à se renier lui-même et confessant publiquement, par devant la foule des juges obtus, qu'il n'a travaillé en réalité que pour les Chiens de garde, et que son idéologie sonore et généreuse n'a servi que les exploiteurs du peuple.

Qu'il vive, et il s'en ira maintenant prêcher aux esclaves que la République n'accorde de libertés qu'en faveur des puissants, lesquels sont en même temps des oisifs. Or, il convient que tout le monde prenne part aux rudes besognes qui entretiennent la vie. Mais, en l'entendant, que feraient les esclaves? Ils se persuaderaient qu'ils ont gagné le droit de ne plus rien faire! En vérité, le Socrate que nous peint M. Varnalis ressemble étonnamment à maints rhéteurs contemporains, et sans doute le virulent satirique a-t-il voulu nous signifier que la moderne république hellénique pouvait prétendre être la légitime héritière de l'antique et brillante Athènes. Brillante mais pleine de vices... Socrate raillait, et il n'a guère amélioré ses compatriotes. M. Varnalis fustige et vitupère. Réussira-t-il mieux?

Toute préoccupation doctrinale mise à part, je salue en Costas Varnalis un authentique héritier de Lucien, qui est le père d'une double lignée. Ne trouvons-nous pas dans sa descendance, d'une part Anatole France, de l'autre Emmanuel Rhoïdis, tous deux sceptiques au pur sens du terme, tous deux érudits et artistes? Avec son habituelle perspicacité

critique, M. André Andréadès, dans une récente et savante étude sur le grand humoriste néo-grec (*Un Emule d'Anatole France :* **Emmanuel Rhoïdis**), a pu dire :

> Tous deux ont acquis leur réputation de grands écrivains, grâce à un esprit d'une finesse étincelante et à une connaissance presque trop profonde de leur langue. Tous deux ont cultivé intensément les études historico-religieuses; tous deux ont été de grands critiques littéraires. Il n'est pas jusqu'à des faiblesses qui ne leur aient été communes. Ainsi, il faut bien l'avouer, comme romanciers, ils ne possédaient pas cette faculté d'inventer des personnages et de créer des types, qui immortalise un Dickens ou un Balzac. A la vérité, leurs romans et leurs nouvelles découlent plus de documents écrits et de souvenirs que de leur imagination.

Si l'on considère que l'œuvre capitale d'Emmanuel Rhoïdis est le roman de *La Papesse Jeanne,* dont l'apparente fantaisie s'appuie sur une érudition minutieuse, et qui, pour fustiger certains travers humains, remet en scène les mœurs médiévales, on reconnaîtra que les justes paroles de A. Andréadès pourraient par certains côtés s'appliquer également à Costas Varnalis pour son œuvre présente. Rhoïdis fut, d'ailleurs, lui aussi, un combatif de la politique, et il fut le plus clairvoyant des promoteurs de la langue démotique. Ses fines polémiques ont ouvert plus d'une brèche dans la citadelle scolastique. Guidés par un sens qui leur est propre, autant que par certaines influences étrangères, les romanciers grecs d'aujourd'hui ont entrepris d'exciter bien plutôt la révolte et la pitié que le rire. C'est que notre époque est fertile en déceptions et en misères de tout ordre.

Dans **L'Homme qui a vendu sa femme,** M. Mélis Nikolaïdis nous montre, avec un art consommé de psychologue et d'écrivain, l'influence déprimante du milieu social contemporain, et l'effritement progressif des notions traditionnelles d'honneur, sous l'étreinte des nécessités vitales. Par là même, il nous invite à réviser l'échelle des valeurs morales. Le plus honteux des marchés a sauvé toute une famille. Il y eut lâcheté sans doute; mais y a-t-il eu crime?

Le crime est certainement du côté de ceux qui entretiennent les misères de l'enfer social et les exploitent, répondrait

M. T. Anthias, le juvénalesque auteur du **Purgatoire,** qui proclame à coups de rythmes haletants et frénétiques, à coups d'images sulfureuses, imprévues et souvent grandioses, la nécessité de mettre un terme à la spoliation des Pauvres par les Riches. Quoiqu'un fleuve de feu sépare les victimes de leurs tortionnaires, la Cité du Capital sera forcée. M. Anthias est de Chypre, l'île irrédimée, où bouillonne une irrépressible passion de libération définitive, à cause de tant de promesses violées. On lira avec intérêt à ce propos la brochure que vient d'éditer le Comité du Caire : *Résumé historique de la Question chypriote.* Chypre fait penser à Rhodes, et l'on excuse les violences bolchévistes de M. Anthias, non seulement à cause de son grand talent, mais pour les mensonges qui ont animé sa révolte. Que M. Anthias est donc loin du doux Costis Krystallis! Mort phtisique à 24 ans des suites de la persécution turque, déchaînée contre lui par la publication de son premier livre : *Les Ombres de l'Hadès,* celui dont une admirable étude de Costis Palamas révéla aux Grecs, au lendemain de sa disparition (1894), le précoce génie fauché dans sa fleur, garde le rare mérite d'avoir été un précurseur et d'avoir montré que la poésie néo-grecque ne pouvait trouver son renouveau qu'en retournant s'abreuver aux sources claires de la Nature. Ainsi *Le Chantre du Village et de la Bergerie,* les *Ecrits en prose,* ont ouvert une voie féconde.

Tout en reconnaissant sans hésiter cette vérité incontestable, à propos de la monographie fort judicieuse que vient de publier M. Michel Rodas : **La Vie et l'Œuvre de Costas Krystallis,** M. Louis Roussel, qui est bien le critique le plus averti que je connaisse des choses néo-grecques, nous semble (*Libre,* avril-mai 1932) avoir tendance à sous-estimer quelque peu la valeur du poète épirote. Pour ma part, je n'hésite pas à considérer la *Broderie du Mouchoir,* par exemple, comme un pur chef-d'œuvre.

Est-il sûr que les **Chants du Paysan** de M. Costas Kondos, dans leur naturisme émouvant, ourlé parfois, comme dans *L'Ombre du Pin,* dans *Psifides* (*La Néréide*), de délicate fantaisie qu'on dirait de folklore, ne doive rien à Krystallis? En tous cas, ces beaux poèmes sont tout imprégnés de l'odeur du sol et d'un éperdu besoin de rêve en liberté. Attitude vir-

gilienne qui ne saurait déplaire, mais qui peut induire en erreur sur le véritable sort du paysan de Grèce ou d'ailleurs.

Avec M. César Emmanuel et **Douze Masques renfrognés,** l'implacable et tragique *Ananké* des races, dont les générations s'opposent les unes aux autres et mutuellement s'accusent, montre à nouveau sa face désolée. Il y a là de la force, un sens inné des contrastes, mais aussi quelque chose d'un peu artificiel. **Les Couleurs Lyriques** de M. Rigas Golphis, au contraire, sont tout imbues de la grâce musicale des souvenirs. Le poète est un virtuose accompli, et Costis Palamas n'eut jamais de meilleur disciple.

En face du foisonnement véritable des œuvres en langue grecque moderne, de valeur très inégale d'ailleurs, ne serait-il pas temps, comme le suggère dans sa très remarquable brochure M. P. Spandonis (**L'Enseignement du Néo-grec**), d'établir un plan d'études méthodiquement ordonné, selon les principes de la saine critique? Nous sommes enclins à le penser, et nous recommandons vivement la lecture du beau travail de M. Spandonis.

A ce titre et à d'autres, le **Choix des plus beaux poèmes lyriques grecs,** que MM. Cl. Paraskhos et Lefkoparidis viennent de publier aux éditions *Flamma,* peut rendre les meilleurs services. Cependant les auteurs ont soin de nous prévenir que le point de vue qui les a guidés fut esthétique exclusivement, non pas historique ni grammatologique. Et, pour que le lecteur soit mis à même de juger en toute impartialité, il a été soustrait à l'influence des noms. C'est la table des matières qui est seule chargée de nous renseigner sur l'état civil des pièces citées dans le recueil, innovation que, pour ma part, j'ai trouvée parfois assez ennuyeuse. Quoi qu'il en soit, les compilateurs ont fait preuve du goût le plus sûr et, si l'on peut différer d'opinion avec eux sur la qualité des emprunts à l'œuvre de tel ou tel poète, force est de reconnaître que nul n'apparaît diminué par les citations qui nous sont présentées. Ce livre confère ainsi une consécration. Par comparaison, le savant M. Hilias Voutiéridis nous offre un **Choix des Anciens Lyriques Grecs,** textes et traduction en regard. Ces traductions sont en vers,

ce qui permet de mieux juger des ressources expressives de la langue nouvelle. Des commentaires biographiques et critiques, un essai sur la poésie lyrique de l'antiquité accompagnent les morceaux choisis, et dix-sept poètes nous sont ainsi présentés, parmi lesquels Archiloque, Mimnerme, Sappho, Anacréon, Ibycos, Pindare, Pratinas, etc. Travail particulièrement démonstratif et plein d'enseignements.

Parallèlement il convient de dresser l'inventaire du grec vivant. Tout en dénonçant le peu de goût professé par ses compatriotes pour les choses de nature, M. Petros Vlastos, avec son flair de poète et son érudition profonde, s'est attelé à la tâche, et il vient de nous donner, dans le système orthographique qui lui est cher, un dictionnaire de près de sept cents pages divisé en plusieurs parties : **Mots synonymes** et de même famille; Arts, Outils et Métiers; Noms de lieux (*ciel et terre*), Animaux, plantes, minéraux, jurons et prières, etc. Cet ouvrage est un véritable trésor du démotique.

MÉMENTO. — Dans *Eisagogi sto arkhaio Drama*, M. Dim. M. Sarros consacre d'excellentes pages à l'origine du Théâtre antique, à la naissance de la Tragédie, du Drame satyrique, de la Comédie, aux Concours dramatiques, aux trois grands tragiques. On les lira avec fruit. En même temps, il entreprend de nous donner, en vers démotiques de parfaite facture, la traduction des chefs-d'œuvre de ce même théâtre. Ainsi viennent de paraître l'étourdissant *Cyclope* d'Euripidé et l'*Antigone* de Sophocle, avec une fort érudite préface sur le poète et sur ce qui nous est resté de lui. M. Sarros marche sur les traces de J. Gryparis, dont *Mousika Chronika* (oct. 1932) publiait récemment la belle traduction du *Prométhée enchaîné*, joué à Delphes. Un beau mouvement lyrique anime *Pera ap't'Antropina* du poète A. Mammélis, qui manie le vers libre avec aisance, dans un mouvement analogue à celui de certains poèmes de Dehmel.

Sti Khara tou Vounou de M. Homère Békès est une œuvre de poète, mais qui aurait pu se borner à n'être qu'un récit de voyage, sans le secours d'une affabulation romanesque. Belles descriptions, langue excellente. *I Louloudénia Alyssida* de Mme Antigone Pétrakis est un petit roman quelque peu mélodramatique, mais par endroits plein de vie. *Horizontes* de M. Lefkoparidis dénonce de remarquables qualités de style et de mise en scène. Dans *To tragiko methysi enos gtheou*, M. Vassos Hiliopoulos s'avère psychologue et penseur en même temps que conteur plein

de sentiment. Cette œuvre touffue appelle la méditation et contient tout un enseignement.

Reçu également parmi d'autres *I Kepartheni* de Lilika Nakos, qu'il nous faut remettre à plus tard. Pleines de sel et de justesse les pensées que rassemble M. A. Kassigonis dans *To Aisthima* et qui touchent surtout à l'amour. *I Phoni tou Vivliou, Alexandrini Techni, Panegyptia Ionios Anthologia,* continuent de nous offrir des pages pleines d'intérêt; mais la place nous manque aujourd'hui pour y insister davantage. D'abord, il faut consulter *Libre.*

D. ASTÉRIOTIS.

LETTRES HONGROISES

Le dixième congrès du P. E. N. Club à Budapest. — A propos de quelques prix littéraires. — De nouveaux romanciers hongrois. — L'anthologie des conteurs.

Au mois de mai dernier, la ville de Budapest a reçu la visite de plus de deux cents écrivains, venus de toutes parts du monde pour assister au **congrès** annuel **du P. E. N. Club.** Sans vouloir donner ici une liste des congressistes, disons que l'Angleterre était représentée, entre autres, par Galsworthy qui présida même une séance, la France par Benjamin Crémieux, Jules Romain, Luc Durtain, l'Allemagne par Toller, la Scandinavie par Aage Madelung et Karin Michaelis, l'Italie par Marinetti, la Tchéco-Slovaquie par Csapek, etc. La partie la plus intéressante du programme a été le discours prononcé par le grand poète hongrois Michel Babits sur le sujet suivant : Dans quelle mesure l'écrivain peut-il, en dehors de toute politique, travailler à la paix? Pratiquement, le résultat le plus important a consisté dans l'acceptation à l'unanimité d'un ordre du jour déposé par Toller et légèrement modifié au cours de la discussion, ordre du jour concernant la défense de la liberté de l'écrivain, et la protestation contre les persécutions dont les hommes de lettres ont été, de plus en plus fréquemment, les victimes au cours de ces dernières années. Ce qui constitue déjà un signe encourageant pour l'avenir, c'est que cette motion a trouvé sur tout le front des écrivains le même accueil, à partir du conservateur Galsworthy jusqu'à l'extrême avant-garde, figurée par Toller par exemple, en passant par le fasciste Marinetti.